

**Eloge funèbre de Georges Rodenbach par Catulle Mendès –
Le Journal, 26 décembre 1898**

Tout à coup à minuit, par quelqu'un qui accourt du *Journal*, cette nouvelle qui me stupéfie et ne navre : « Georges Rodenbach est mort. » Comment ? de quel mal, ou de quel accident ? On ne sait. On sait qu'il est mort, voilà tout, et on vient me l'apprendre, on me demande de parler de lui, de dire notre amitié pour l'aimable homme, notre admiration pour le délicieux poète de tant de rêve et de tendresse, et notre douleur profonde. En attendant les détails de l'affreux événement, tout hébété de la soudaineté, de l'absurdité d'un tel désastre, je prends la plume... Si elle n'était pas vraie, l'horrible nouvelle ? si on allait revenir pour me dire : « Mensonge ! erreur stupide... il vit, on le verra demain, souriant, fin, un peu triste, d'une si délicate et si spirituelle mélancolie, comme il était... » Hélas ! on revient en effet, mais c'est pour confirmer l'épouvantable nouvelle... Et toujours la même absence de détails, précis... il est mort, soudainement ; tout le reste est ignoré encore. Il avait quarante ans à peine. Il avait fait tant de beaux vers, il allait faire tant de beaux vers, il a cessé de chanter, nous ne l'entendrons plus, nous ne le verrons plus. Je le connaissais depuis longtemps déjà. C'est en Belgique, à Bruxelles que je l'avais connu. Alors, il était peu célèbre. Deux livres de vers, - *l'Hiver mondain*, la *Mer élégante* (je crains de ne pas citer les titres très exactement) l'avaient désigné à l'attention des poètes sans faire bien nettement prévoir le très personnel artiste, le très mystérieux et très singulier rêveur qu'il deviendrait. Physiquement aussi, il différait encore du « lui » que les Parisiens ont connu ; au lieu du visage si fin, pâissant, du sourire si menu, si mince, et de l'allure parfois maniérée mais d'une si exquise courtoisie qui le distinguèrent bientôt, je revois une face presque large, épanouie, un peu rose, entre une tignasse presque jaune et tout hérissée, et une abondance de gestes de bon vivant qui consent volontiers à quelques exubérances. Mais toutes la rêverie future de ses vers s'alanguissait déjà dans la profondeur de ses yeux vagues semblables à des yeux de jeune fille souffreteuse de trop d'espérance rêvée, qui aurait longtemps regardé, par la fenêtre du cloître au crépuscule, l'horizon, là-bas, et qui en aurait conservé sous les paupières, un reflet d'infini. C'est cette vision, reflétée, des lointains de la nature et de l'âme, qui marqua ses vers nouveaux d'un charme si personnel, fait d'inconnu à la fois et de familier, fait, si l'on peut dire, de chimérique réalité. Parler en ce moment avec quelque soin de son œuvre, romans, poèmes, et cette comédie, ce drame, le *Voile*, poème aussi de mélancolie sacrée et de religieux amour, je ne saurais.

Hélas ! comme ils meurent, les poètes, ces immortels. Nous pleurons encore notre cher Stéphane Mallarmé – nous ne cesserons jamais de le pleurer – et voici que s'en va (des détails arrivent, Georges Rodenbach mort d'une typhlite, presque soudain, comme sans maladie), et voici que s'en va l'un des plus proches amis justement de Stéphane Mallarmé. Hélas ! consolons-nous, consolons, s'il se peut, la veuve crucifiée, par la chimère de la gloire. Inachevée, n'importe, l'œuvre de l'auteur du *Silence* et du *Voyage dans les yeux*, parfaite en ce qu'elle était déjà, ne saurait périr toute. S'il n'avait été qu'un rêveur aux vagues pensées, il pourrait un jour être oublié ; mais il était, en même temps qu'une âme ouverte à toutes les impressions de lointain, de rêve, de formes imprécises, un artiste à l'art volontaire et sûr, savant à fixer dans le Rythme et dans l'Image le songe et le mystère, capable de fixer dans le vers le plus fugitif idéal ou la plus frissonnante, la plus instable, la moins existante ombre de la réalité. Il a fait connaître aux esprits français, lui, Belge, mais Français de cœur, sinon d'esprit, tous les charmes défunts, délicieux pourtant des villes où des souvenirs de gloires et de religions mortes palpitent en des ailes de cygnes le long des canaux voilés d'une brume de passé ; et, en nous, s'est prolongée en échos, avec des pitiés de sa désuétude, la prière un peu froide et brumeuse de cloches flamandes, qui sont les battements du cœur d'un ciel triste ! et parce qu'il fut un excellent ouvrier poétique, ses livres demeureront, jamais surannés, toujours

pareils à ce qu'ils voulut qu'ils fussent. Son œuvre, avec ses nuages, ses lacs profonds et troubles, ses profondeurs de clarté à peine, et ses sonorités, là-bas, de bronzes mystérieux, et toute son inconsistance de songe évoque je ne sais quel vaste paysage automnal, qui semblerait d'abord tout de brumes, mais, où toutes les lignes bientôt se précisent, admirables, dans la belle rigidité de la neige et du givre ! et ni cette neige ni ce givre ne fondront. Terminons. Je suis loin d'avoir l'esprit assez calme pour mesurer l'éloge et indiquer avec quelque justesse les mérites spéciaux du poète qui n'est plus. Son souvenir ne nous quittera point ; et, comme la Belgique des artistes et des écrivains, la France des poètes est en deuil.